

COMMENT PENSE-T-ON AVANT LA PAROLE ?

Nicole Yvert Coursilly

Rencontre au Cercle freudien, le 19 mars 2022

- :- :- :- :- :- :-

L'expérience du transfert

Présentation par Jean-Yves Broudic

Nicole Yvert Coursilly est l'auteur de deux livres :

- *Vous qui savez ce qu'est l'amour*, paru fin 2020
- *Accomplir la promesse de l'aube, de l'écoute des bébés à la lecture de Tchouang-tseu*, en 2017.

Les deux livres sont parus aux éditions des Crépuscules.

Je vais dire ici pourquoi j'ai aimé ces livres en parlant surtout du dernier, et en quoi je me sens concerné par ce qu'apporte Nicole Y. C. à partir de cette clinique alors que, pour ma part, je ne travaille pas avec des bébés, sauf les bébés qui vivent au cœur de chaque être humain, selon l'affirmation freudienne : *l'inconscient ne connaît pas le temps*. (Nicole YC parle aussi du « *tout-petit (...) présent chez tout adulte, chez tout analysant.* » (p. 21)

En toile de fond de ma lecture, j'avais à l'esprit la phrase de Lacan : « *le transfert c'est l'actualisation de la réalité de l'inconscient...* ». L'actualisation s'oppose à la répétition : la *répétition* se manifeste par des symptômes corporels, des maladies, un refus ou une difficulté du rapport à l'autre. Et dans le transfert *s'actualise* quelque chose du *réel* du sujet : le passage par l'Autre, analyste, génère un processus de *dégel des émotions* (dites-vous), que vous lisez comme '*pictogrammes originaires*' ; le travail thérapeutique vise une nouvelle inscription, qui va correspondre à une forme d'entrée dans le temps. Dans '*actualisation*', se trouve la référence à l'actuel, donc au temps, et à l'acte, l'acte analytique.

%%%%%%%%

Penser sans les mots ! Nicole Yvert Coursilly écrit : « *ce ne sont pas uniquement 'les mots qui soignent', comme le formulait Freud dans 'Traitement psychique, traitement d'âme' en 1890, c'est au-delà ou plutôt en-deçà des mots, l'énergie vibratoire animant le corps de la personne émettrice et parlante* » (p. 65)

Que se passe – t-il alors ? Qu'est-ce qui passe entre les protagonistes ? Freud parle souvent d'énergie psychique, *énergie psychique liée et déliée* (notamment dans *l'Au-delà du principe de plaisir*), mais vous formulez les choses différemment en parlant de cette énergie vibratoire qui circule entre les bébés sans parole et vous-même, leur analyste.

Pour comprendre cela, vous proposez de passer par l'écriture chinoise que vous rapprochez de la notion de pictogramme de P. Aulagnier : *'Les pictogrammes (...) sont des inscriptions dans le marbre de l'originare, lieu mythique recueillant les traces de la rencontre du bébé avec son environnement, traces à même son corps, traces muettes, non visibles mais lisibles entre autres dans le transfert agissant comme révélatrices de messages, traces indélébiles, sur lesquelles toute sa vie le sujet reviendra. »* (p. 72)

Parmi ces traces, vous mentionnez celles qui relèvent de *l'identification primordiale du sujet au père de sa préhistoire personnelle*, selon la phrase de Freud dans *le Moi et le ça*, rejoignant là certaines élaborations de Suzanne Ginestet-Delbreil et de Michèle Montrelay.

Pour vous alors : *'écouter des bébés reviendrait à penser en pictogrammes...comme les Chinois, mais en pictogrammes libres, singuliers, non codifiés socialement...'* (p. 73) Il s'agit donc de lire plus que d'écouter, de solliciter le regard et la voix plus que l'audition : *'L'écrit a précédé la parole, l'image, le signe, le trait a précédé l'écrit...comme chez le bébé humain...dont les signes du corps parlent à nos yeux, avant même que leurs lallations parlent à nos oreilles.'* (p.71)

Je rapproche votre propos des élaborations lacaniennes et de la distinction entre lettre et signifiant : une part de l'inconscient relève du registre de la lettre, et la cure se traduit par le réagencement des ensembles originaires de lettres et leur transformation en signifiants (un trait sur un trait, ou un trait sur la trace du trait effacé : le palimpseste), contribuant à accroître *l'énergie psychique liée* aux dépends de *l'énergie psychique non liée*.

Les bébés ne parlent pas ; ils disent quelque chose avec leur corps, quelque chose qui n'est pas spécularisable :

La langue graphique des bébés, pictogrammique en osant un néologisme, serait la transcription lisible et en mouvement de l'inscription muette de la rencontre du bébé avec le monde. (p. 74)

Dans un paradoxe apparent, les bébés commencent par l'écrit. Leur corps est livre. Leur préhistoire est écrite dans ce corps qu'ils mettent en scène, dans leurs comportements, leurs maladies, en attente d'un lecteur qui va la déchiffrer. Ce lecteur va transformer ces marques originaires, ces marques d'inscription dans l'histoire de l'humanité qui les a précédés, l'histoire de leurs ancêtres et de leur propre pré-histoire émotionnelle. (p. 74)

Vous vous positionnez en tant que témoin engagé, parlant à partir de ses manques et failles et des résonances entre l'histoire du sujet et votre propre histoire. *'L'analyste s'offre au transfert, tendu vers, ressentant, déchiffrant, lisant. Le dispositif fait tiers, il fait naître le transfert, qui va permettre le passage entre eux deux de l'inscription à la voix, transformant l'appel en une voix adressée.'* (p.75)

Vous faites à plusieurs reprises un détour par la pensée chinoise. Vous rappelez cette phrase de Jean-François Billeter, dans ses *Etudes sur Tchouang-tseu* :

Nul ne peut espérer susciter chez autrui une transformation s'il n'accepte d'être transformé lui-même. Cette loi me paraît inhérente à toutes les formes d'interventions humaines, des plus élémentaires aux plus élevées, des plus intuitives aux plus intellectualisées.

Ceci renvoie selon vous à la notion de *disponibilité*, qui conduit à faire avec ses ratés, son ressenti (parfois négatif), ses oublis, ses angoisses, son vide... Vous en donnez de nombreux exemples, notamment :

- vous décrivez votre difficulté à accueillir une petite fille de quelques mois qui hurle dès qu'elle vous voit : transfert immédiat, dites-vous. *'Je suis à la place de la méchante,*

intrusive et dangereuse, en écho avec les circonstances de l'arrivée sur terre de cet enfant non désiré par des parents en grande difficulté sociale...

- vous mentionnez un trou de mémoire lors de la première rencontre avec Papillon, p. 23 – 25, et en déduisez : *'nous avons commencé par répéter le crime.'* *'A mon insu, je me suis trouvée en totale résonance avec lui'*, c'est-à-dire face à une absence d'élaboration psychique, comme lui précédemment :

Il me faut reconnaître que j'ai, l'espace d'un instant, perdu pied, perdu la tête, été désemparée, honteuse, disqualifiée, coupable de ce que j'ai alors vécu comme une défaillance, mon oubli abyssal. Car c'est ce moment exact qui est transfert, ce moment que le bébé mal accueilli me fait vivre à l'unisson, en résonance avec ce qu'il porte en lui, gelé et en attente d'un rayonnement de chaleur humaine, en attente de partage. (p. 27)

L'attention à ce qui m'arrive est mon fil conducteur, mon gouvernail. Ce que j'éprouve est ce que le patient me fait éprouver, ça lui appartient, mais il ne l'éprouve pas encore lui-même, il doit passer par moi pour s'appartenir. Je le lui restitue. Ma simple prise de conscience suffit souvent. » in *Accomplir la promesse de l'aube*, p. 38 – 39

Je peux supposer que mon moteur, le lieu d'où sourdait mon énergie créatrice, mon désir, se trouvait dans cette part inatteignable autrement qu'en présence d'un « autre-bébé » (idem, p. 57 -58)

%%%%%%%%

J'en viens à la question **du regard dans le transfert** : dans l'analyse d'adulte, pour ceux qui prennent le divan, le regard est coupé provisoirement. Des regards se croisent avant et après le temps du divan, et aussi avec les patients reçus en face-à-face. Votre livre m'a conduit à me demander : dans quelle mesure le besoin du regard de l'analyste chez certains patients serait en lien avec un manque de regard parental durant la période infantile, peut-être dès la naissance ?

Dès les premières pages du dernier livre, vous reproduisez un tableau de Martin Schongauer de Colmar : *La vierge au buisson de roses* : une mère porte son bébé de quelques mois. Vous y soulignez l'absence d'échange entre le bébé et sa mère : les visages se détournent l'un de l'autre, les yeux regardent ailleurs ; pas de sourire non plus chez la mère : « *Qui tient qui ? Qui console qui ?* » Vous mettez ces situations en rapport avec les tragédies humaines, les guerres, qui laissent tant de femmes seules (veuves, mères, sœurs) et tant d'enfants orphelins : vous parlez de la folie des guerres à l'origine « *de la douleur qui engendre la mélancolie de génération en génération* ». C'est d'actualité.

Votre regard sur ce tableau vous conduit à parler du transfert comme expérience :

Ce qui se réalise, dans ce tableau, pour moi qui le regarde, c'est le dégel d'une émotion ; une émotion individuelle mais aussi collective, une émotion qui traverse les générations... (p. 21)

Ainsi en va-t-il dans toute rencontre psychanalytique quand, en deçà des mots, celui qui est amené sous les traits de la grande personne que vous accueillez, est le tout-petit.

Dans plusieurs situations dont vous parlez, la mère ne peut supporter l'appel du regard de son bébé ; pour certaines mamans, il est persécutant. Ce qui vous conduit à vous mettre au fil des séances à cette place de l'Autre primordial accueillant l'attente et la demande du bébé.

Les bébés, les jeunes enfants sont sensibles à l'échange de regards, à ce qui se passe dans un échange vrai de regards, même avec des personnes qu'ils ne voient pas souvent, ils peuvent s'en rappeler plusieurs semaines après, ce qui veut dire que s'est établi alors entre eux un lien inconscient, ou un lien d'inconscient à inconscient.

Et vous décrivez comment la mémoire des premiers temps de la vie génère parfois une « *chaîne de répétition* » que la cure peut arrêter : vous parlez (p. 29 – 31) du regard chosifié – chosifiant d'une belle jeune femme : « *un corps raide, figé, inhabité, corps de pierre, statuaire, femme étrangère à sa beauté* » : la cure mettra ce trait en rapport avec l'hémorragie de sa mère à sa naissance... : « *une naissance au bord de la mort qui avait figé jusqu'alors leur lien et leurs corps* » (p. 31)

Dans la cure, il s'agit alors donc de lire et d'écrire *l'ininscriptible* afin d'inscrire d'une autre façon ce qui est resté figé dans le corps, par le truchement du mouvement du sujet vers son analyste, et le retour vers lui (comme dans le circuit de la pulsion).

L'intérêt du travail d'élaboration de Nicole YC, c'est qu'elle met des mots nouveaux sur cette question du transfert à partir de son détour par la pensée chinoise : « *Le transfert assuré, garanti, la spécificité de la psychanalyse* » (p. 44)

Vous rappelez un principe de Lao Tseu : décrire les situations que l'on ne comprend pas, rappelé par J. F. Billeter, in *Leçons sur Tchouang – Tseu* :

La difficulté n'est pas (...) de trouver la solution à la difficulté... nous attendons à tort une explication, alors qu'une description constitue la solution à la difficulté, pour peu que nous lui donnions sa juste place, que nous nous arrêtions à elle, sans chercher à la dépasser. (p.31).

On trouve un écho de ce principe taoïste chez Freud quand il écrit : '*Si nous ne pouvons y voir clair, du moins voulons-nous voir clairement les difficultés.*' !! (dans *Inhibition, symptôme, angoisse*)

N'est-ce pas ce que fait un analysant sur la base de l'invention freudienne de l'association libre : décrire et décrire à nouveau, la parole parcourt les boucles d'un tore, à chaque fois de façon différente : ce mouvement transforme ce qui est décrit, il a pour perspective l'émergence la primauté de la pulsion de vie sur la pulsion de mort. Vous écrivez :

« La vie est un don, une énigme qui nous échappe. La vie pousse où elle veut, même sur le terrain de la barbarie. Tu es vivant, tu as le droit de t'en réjouir et d'en être heureux, d'en jouir. Ainsi la pensée chinoise, qui ne met pas l'homme en position de sujet désirant, créateur de vie par sa parole, mais pense en termes de situation et de processus, les contraires travaillant toujours ensemble, vie-mort, guerre-paix, m'a semblé proche de mes propres formulations auprès des bébés. » (p. 75)

%%%%%%%%

Pour terminer, je formulerai trois questions ou plutôt des invitations à développements :

- a- D'une part sur *l'énergie* : vous définissez le nouveau – né comme *une boule d'énergie* (p. 60), vous parlez de votre désir d'analyste comme *une énergie créatrice* (p. 57). Vous parlez également du transfert et du contre-transfert comme d'une '*dynamique d'où sourd une énergie...*' et j'ai mentionné votre formulation de la rencontre comme une « *énergie vibratoire animant le corps de la personne émettrice et parlante.* », ou d'un

flux circulant entre », que vous rapprochez de l'expression de Freud : « *la force agissante* » (p. 45)

Pouvez-vous nous en dire plus ?

- b- Vous mettez l'accent sur la musicalité de la parole / la résonance / la vibration... Mais penser sans les mots, n'est-il pas aussi penser en images. ? Vous rappelez (p. 65), que F. Dolto, dans *L'image inconsciente du corps*, « *cherche à rendre compte de sa clinique et du développement du petit humain en termes d'images non spéculaires, d'images invisibles mais lisibles* »

Vous en déduisez que les psychanalystes doivent être bilingues :

Il nous faut entendre conjointement une langue graphique et une langue sonore, dont nous allons être des interprètes, la langue graphique étant de loin la plus importante dans le très jeune âge. J'appelle langue graphique ce que les bébés figurent, nous donnent à voir, à sentir, à éprouver consciemment et inconsciemment. (p. 66)

Vous développez cela en faisant ce détour par la langue chinoise où existent simultanément trois niveaux : non seulement le signifié (le sens) et le signifiant (la langue sonore), mais aussi la langue graphique, composée de traits qui indiquent des mouvements, traits qui sont des traces d'images à lire et non à entendre...

Pouvez-vous, là aussi en dire plus, et peut-être sur l'usage, l'émergence d'images chez vous analyste, dans la rencontre avec certains bébés ou adultes ?

- c- Les bébés sont en attente, dans une situation d'appel ! le bébé, dites-vous souvent, ne lâche pas sur son désir de rencontre, sur son offre d'amour, sur son appel du regard... Oui, mais... tous ? Pour certains, cet appel ne peine -t-il pas ou n'arrive-t-il pas à se formuler ? Vous mentionnez un enfant qui présente des signes de glissement vers l'autisme. Mais sans le développer. En déduisez-vous, que l'autisme s'installe chez un sujet à défaut d'un Autre en mesure de transcrire ou traduire les pictogrammes originaires, les lettres qui l'encombrent, liés à son histoire et à sa préhistoire ? Voyez-vous les choses comme cela ? Pouvez-vous en parler un peu ? Et est-ce à dire que vous n'avez pas rencontré dans cette clinique à l'ASE de bébés ou d'enfants dits autistes ? Ou que vous les avez écartés du corpus de vos écrits ?

*

Comment pense-t-on avant la parole ?

Exposé de Nicole Yvert Coursilly

- :- :- :- :- :-

Avant la parole, c'est le corps qui pense.

Dans notre travail de psychanalyste, il faut constamment lui faire confiance, accueillir ses perceptions, ses ressentis, ce qui lui arrive, être à son écoute. Se laisser impacter, embarquer.

Il faut faire confiance à notre Inconscient. Et puis ... trouver des mots, s'appuyer sur notre expérience d'analyste-analysant qui en est revenu, de l'abîme, qui a déjà fait la traversée.

Joseph Gazengel, un ami neurologue et psychanalyste, qui a travaillé à l'hôpital en lien avec des réanimateurs, dans un livre posthume *Entre les hommes, la pierre ou la parole*, à paraître bientôt aux éditions des crépuscules nous dit, je le cite :

Je doute que n'importe qui, à n'importe quel moment de son histoire puisse s'adresser à un *locked-in*. Je présume qu'il faut avoir connu une *expérience de dérégulation*, d'abandon, d'anéantissement possible, et *plus encore* (c'est lui qui souligne) avoir gardé un certain accès à cette expérience-là, si lointaine qu'elle soit, si ravageante qu'elle ait pu être.

J'ai été mise à l'épreuve de penser sans les mots, en recevant pendant 25 ans des bébés traumatisés.

Bien sûr ce n'était pas mon unique clinique, loin de là, mais ce fut celle qui me servit de phare, qui éclaira toute ma pratique.

La pensée sans les mots est à mes yeux le support de ce que nous nommons le transfert.

Dans mon livre *Accomplir la promesse de l'aube* (p.107) je me réfère, pour parler du transfert, à ce commentaire, par Jean-François Billeter, des propos de Tchouang-Tseu¹ dans un dialogue imaginé par celui-ci entre Confucius et Lao-Tseu, sur l'état de réceptivité indifférencié nécessaire pour qu'une transformation s'effectue :

Nul ne peut espérer susciter chez autrui une transformation s'il n'accepte d'être transformé lui-même. Cette loi me paraît inhérente à toutes les formes d'interactions humaines, des plus élémentaires aux plus intellectualisées.

Ô combien cette phrase est juste pour nous psychanalystes !

Lorsque j'ai mis un point final à mon deuxième livre, je n'en avais pas encore pris la mesure. La question de ma propre transformation était restée floue, dans ma pensée et dans mon écriture. Je sais maintenant que la force d'effacement qui avait fait son office pendant plus d'un siècle, n'avait pas cessé d'être active, malgré les éléments de réalité exhumés.

Ce qui n'avait pas empêché cependant l'inconscient de faire son travail.

De 1988 à 2008, une quête obstinée m'avait fait interroger l'histoire familiale, persuadée que les traumatismes de ces bébés résonnaient étrangement avec les miens. Bien sûr des événements de ma propre histoire étaient en correspondance, mais il y avait autre chose, auquel je n'avais pas accès, je le sentais, je le savais. Les signes qui me venaient de mes émotions et les productions de mon inconscient, entre autre mes rêves, me le disaient.

Cette quête avait impliqué un travail d'historienne à petite échelle, collecter des actes de naissance, de décès, rechercher des témoins, des cousins-cousines perdus de vue depuis

¹ Etudes sur Tchouang-Tseu.

l'enfance pouvant faire des récits. Je l'ai fait. Et j'ai réussi. J'ai obtenu des actes officiels et un récit explicite. Mais étrangement une force inconsciente m'a fait rester dans l'ignorance de ce que j'avais découvert, incapable de le penser, jusqu'à tout récemment, il y a deux mois environ, où la vérité m'a sauté à la figure ! Avait coexisté en moi un moteur turbo qui ne cessait de me propulser dans une quête de savoir, et une passion non moins intense d'ignorance....

Entre les deux, la transformation silencieuse avait cependant eu lieu...

1988

Mort de Françoise Dolto, fin Aout. En juin, elle m'avait acceptée, sous réserve qu'elle soit encore vivante en septembre, m'avait-elle écrit, pour faire partie du groupe d'analystes qui l'entourait rue Gay Lussac, quand elle recevait les petits de la pouponnière d'Antony, à des fins de soins pour les bébés et de formation pour les analystes. A la rentrée, elle n'était plus là ...

1988. J'ai donc commencé à occuper cette place à l'écoute des bébés mal venus, avec comme viatique ma foi en l'éthique du vivant de Dolto : j'avais été percutée par son affirmation, sa conviction (je reconstitue de mémoire) : « Si tu es né, si tu es vivant, c'est que tu as ce qu'il te faut pour vivre. Alors vas-y, vis ta vie. » Elle expliquait ça très bien, c'était sa théorie du narcissisme de base, qui a servi de socle à ma pratique. On tiendrait sa légitimité, avec l'exigence éthique qu'elle implique, du seul fait d'être vivant.

Un point essentiel sur le chemin de ma rencontre avec la pensée chinoise.

Depuis la publication de mes livres, j'ai lu des ouvrages qui ont étayé et ouvert ma réflexion, bien sûr d'abord celui de Pascale Hassoun et son *Dragon sur le divan*... Plus récemment celui de Nathalie Moshnyager, auteure de *Lacan Le chinois et le moulin*, et de son livre à paraître : *Lacan l'occidenté, accidenté d'être à l'Ouest*. J'ai eu connaissance de celui de Monique Lauret à l'occasion de son hommage à Léon Vandermeersch lors de sa disparition en 2021 : *La conscience de l'humain. Dialogue entre psychanalyse et pensée chinoise*, Harmattan 2021.

Le filon est à exploiter. Il est devant moi.

A cette place d'écoute des bébés malvenus, j'y avais été proposée par une collègue du groupe de psychanalystes en formation dont je faisais partie à la suite de la dissolution de l'école Freudienne, dans les années 80, sur la simple base de son intuition. Tiens Nicole, je te vois bien ... On se connaissait à peine, mais nous avions un même transfert de travail sur la personne qui nous rassemblait...

Cette proposition m'avait attrapée, exaltée dirais-je, et c'est le cœur battant que j'avais soutenu un interrogatoire assez redoutable de l'équipe psy de la pouponnière qui ne confiait pas ses petits à n'importe qui ! Bien qu'ayant été psychologue en crèche et travaillant en CMPP, je n'avais pas l'expérience de l'écoute des bébés, ni de l'ASE.

Pourquoi une telle mobilisation de mon désir, je ne savais pas. Mais c'est un fait que je voulais absolument gagner cette opportunité d'aller voir dans cette zone d'ombre. Grâce à ma détermination, j'ai réussi à passer la barre.

De 1988 à 2007-2008, date probable où l'on m'a fait un récit cohérent du drame familial resté inconnu jusqu'alors, j'ai cherché dans mon histoire d'où venaient les résonances... Il y avait cette arrière-grand-mère maternelle aux origines troubles. Un mensonge, une dissimulation flottait, autour d'une origine juive escamotée, se disait-il. Emigrée du grand-duché du Luxembourg, les traces étaient effacées, mais surnageaient çà et là de petites phrases qui creusaient ma curiosité. Les papiers officiels reçus étaient également énigmatiques, désaccordés. Mais de là à faire le lien avec les histoires rocambolesques des petits que je

recevais... non je ne l'ai pas fait ! Et pourtant j'en voyais des histoires de filiation tordues, annulées, passées à la trappe, « au secret », disait la loi!

Je me souviens de cette petite fille qui vivait à la pouponnière quand ses parents ont signé un procès d'abandon. Elle avait 2 ans ½. Nous avons alors eu la consigne officielle, l'interdiction, de l'appeler par son prénom et son nom. Son identité devait être mise au secret ! Nous, c'est-à-dire toutes les personnes qui s'occupaient d'elle, moi comprise. Je me souviens de ma stupéfaction, de ma colère devant ce mensonge d'Etat, mensonge des institutions qui l'avaient en charge, devant la soumission aux ordres du personnel qui ne bronchait pas, de mon chagrin ; j'ai oublié comment je l'ai accompagnée alors, avant son adoption, mais je sais ma grande confusion, mon impossibilité de penser.

Je me souviens de ce bébé né du viol d'une adolescente par son grand-père... comment articuler pour lui, lui le fruit d'une relation absolument illégitime, comment nommer, parler la légitimité où il était de vivre sa vie, d'avoir du plaisir, d'être heureux, et la transgression de l'interdit fondateur du symbolique à laquelle il devait la vie, sans faire peser cette faute sur lui ?

De ces deux enfants je n'ai pas parlé dans mes livres, la mémoire de notre rencontre est restée vive, un choc, mais celle de notre travail est restée floue, un travail de pensée non totalement accompli et pour cause !

L'exercice m'obligeait à penser sans le savoir l'origine de ma propre lignée maternelle. Je devais passer en ce qui me concernait d'un savoir insu à un savoir conscient, clair et sans tâche aveugle. J'en étais encore loin...

Au terme de mes recherches, j'ai donc trouvé ce que je cherchais. Qui m'a révélé le pot aux roses ? Un petit cousin retrouvé avec qui j'ai longuement parlé ? Je le suppose car en fait j'ai oublié, effacé, encore.... Mes notes manuscrites me semblent écrites par une main étrangère, inconnue... Je pourrais me croire atteinte de dégénérescence neuronale.... Il est un fait que j'ai écrit, au stylo, l'histoire tragique d'une arrière-arrière-grand-mère, histoire que quelqu'un m'a racontée, histoire factuelle. Je peux maintenant interpréter les documents officiels que je ne comprenais pas à réception.

Des mystères demeurent, que je peux essayer de lever à l'aide d'une casquette de détective historienne, ou bien à l'aide de ma capacité d'analyste à lire les traces dans l'histoire et le psychisme des descendants.

Cela se passait en 1859, c'était hier.

Une jeune fille, mon arrière-arrière-grand-mère C. B. tombe enceinte, de père inconnu (séduction ordinaire, viol, inceste ?), elle accouche de deux jumeaux, un garçon et une fille. Après leur naissance (quand ?, je ne sais pas encore), elle meurt noyée, c'est un suicide, ai-je écrit, m'a-t-on dit. Je comprends enfin la bizarrerie de l'Etat civil : d'abord « enfant naturelle recensée sur les tables décennales mais non inscrite sur les registres », puis « fille de X et Y »... Elle a donc été adoptée légalement, et X et Y sont... ses grands-parents...Ainsi son grand-père est devenu son père, sa grand-mère est devenue sa mère...J'ai l'impression que je comprends pour la première fois. Est-ce le cas, ou avais-je compris et effacé, je ne sais pas? Ce drame n'était pas un secret, un non-dit plutôt, puisque quelqu'un a pu m'en parler. Le récit s'est effacé immédiatement, comme si j'avais reçu l'info dans un autre état de conscience, et qu'il était tout de suite retourné dans la trappe. Malgré tout le matériel analytique que mon inconscient infatigable a produit tout au long de mes analyses et en dehors d'elles, de rêves d'une clarté prodigieuse à la lumière de la révélation. Malgré toutes les conséquences de ce drame qui a impitoyablement frappé toute la descendance de ces femmes... Conséquences que j'interrogeais inlassablement depuis des années. ...

La crypte était restée scellée. Mais était-ce bien une crypte, je ne sais encore. C'est à voir. Cependant toute une transformation s'est opérée en moi sans que consciemment je fasse le lien avec le fait que j'étais délivrée du secret de cette histoire ancestrale, où mère et fille pouvaient aller en paix... En effet si je remonte dans le temps, je constate que c'est dans les années 2007, 2008, que j'ai pu dénouer les nœuds qui entravaient ma vie, acter des séparations sans douleur ajoutée, disposer d'une énergie nouvelle pour m'ouvrir à de nouveaux mondes, la Chine, l'écriture ...

Voilà. J'espère que je vous ai rendu compte de la transformation que je dois à ma confrontation avec des bébés malvenus, et des bienfaits du transfert.

Il me reste à dire à la faveur de quoi j'ai pu consciemment enfin dé-encrypter cette arrière-arrière-grand-mère ? Une simple demande de mes enfants, faite ce dernier Noël, de leur transmettre par écrit ce que j'avais trouvé sur la famille, moi qui avait tant cherché....

Maintenant quelques mots pour la Chine. J'ai donné comme sous-titre à mon premier ouvrage : *De l'écoute des bébés à la lecture de Tchouang-Tseu*. Je serais tentée d'écrire aujourd'hui : *De la lecture des bébés à la lecture de Tchouang-Tseu*.

Car il s'agit de lecture et d'écriture, plus que d'écoute, mais à la manière, j'en fais l'hypothèse bien que je ne lise ni ne parle le Chinois, à la manière de la lecture de l'écriture chinoise.

J'avance ici sur des œufs, car je n'ai pas d'expertise, mais je dois dire que la découverte du manuscrit de Nathalie Moshnyager a été pour moi jubilatoire. En effet elle nous montre que Lacan, pour inventer sa théorie des nœuds borroméens, alors qu'il était âgé de 71 ans, s'est appuyé, au-delà des mathématiques, source connue, sur sa connaissance, sa pratique du chinois et de son écriture. François Cheng venait alors régulièrement l'aider à lire des textes chinois (1969-1977-78), chinois qu'il avait appris aux Langues Orientales quand il était jeune.

« La littérature chinoise est dotée d'une sorte de polyphonie que ne possèdent pas les littératures d'écriture alphabétique : elle ajoute aux deux voix de la première et de la deuxième articulation du langage (voix sémantique des mots et voix phonétique de leur prononciation) une troisième voix, celle de l'articulation suprasémantique de l'idéographie, si expressive qu'elle tend d'elle-même à se déployer en calligraphie. Toute poésie chinoise prend ainsi forme d'un trio, en associant au piano de la phonétique et au violon de la sémantique le violoncelle suprasémantique de leur idéographie. » Léon Vandermeerch, *La littérature chinoise est une littérature hors norme*. 2021. NRF.

*

A propos des livres de Nicole Yvert Coursilly

Pascale Hassoun

Accomplir la promesse de l'aube, éditions des Crépuscules 2017

Vous qui savez ce qu'est l'amour éditions des Crépuscules 2020

« L'énergie est un vide entièrement disponible.
L'acte s'apprend uniquement dans ce vide¹ »

Témoigner de son travail, analyser ses mécanismes, l'éclairer par ce qui peut s'apprendre de Freud, de Lacan, d'autres psychanalystes – Bion, Bolas, Winnicott, Davoine et Gaudillière, Zaltzman, Aulagnier, etc. – mais aussi par ce qui peut s'apprendre de la littérature, de la philosophie et plus particulièrement de la pensée chinoise, tient pour Nicole Yvert Coursilly d'une exigence indissociable de sa pratique clinique, laquelle constitue « l'effet vérifiable » de la psychanalyse, dit-elle déjà dans son premier ouvrage *Accomplir la promesse de l'aube*.

N'y-a-t-il pas là un cheminement qui force notre curiosité ?

Il s'agit pour Nicole Yvert Coursilly de *devenir pure présence au corps de l'enfant*.

Cette position, fruit de ses observations et fruit de sa position clinique, a la qualité d'une position éthique et humanisante. Ce n'est pas pour rien qu'elle reprend à son compte les avancées de Nathalie Zaltzman sur le travail de la culture *Kulturarbeit* « *ce processus psychique qui commence dès l'aube de la vie psychique de l'humanité et de chaque individu est par son tissage entre l'unique et l'impersonnel ce garant narcissique minimal* »² ... Ce qui fait autorité pour l'autrice est ce processus psychique qui commence dès l'aube, « accomplir la promesse de l'aube », celui garant d'un narcissisme minimal, pré-objectal, an-objectal, celui de l'espèce humaine, *celui d'une certitude minimale d'existence pour autrui*.³

Cette position est-elle équivalente à celle du *lebenmensch* décrite par Freud ou contient-elle une autre logique, celle d'après l'écroulement de ce qui assurait à chacun, à son insu, inconsciemment, la certitude d'un pacte entre l'homme et lui-même, et les autres ? Dans la mesure où cet écroulement fait désormais partie de chacun, il fait partie de la réalité humaine. Si tel est le cas, ne s'agirait-il pas tant de secourir que de travailler aux racines fondatrices telles qu'elles tiennent chacun à l'ensemble humain ?

L'autrice conçoit le transfert comme *expérience* engageant l'être de l'analyste. Le terme d'expérience est choisi délibérément en opposition à celui d'expérimentation. Non

¹ Tchouang-tseu in Jean-François Billeter, *Etudes sur Tchouang-tseu*, Allia, 2004

² Nathalie Zaltzman, *De la guérison psychanalytique*, PUF, p.17

³ p.17

reproductible, l'expérience peut néanmoins être partiellement *transmise* ce qui oblige à se confronter à la question de l'écriture :

Puisque la clinique est le lieu de la recherche, écrit-elle en terminant son livre, il faut trouver une écriture qui assure la transmission de cette discipline – et non son enseignement – c'est-à-dire une écriture qui soit effective, qui soit un acte créatif à la mesure, à l'image de l'acte analytique ; une écriture qui engendre chez son lecteur une expérience de lecture⁴

C'est ce que l'on sent dans la démarche de l'écriture de son livre : une certaine liberté chercheuse, un texte court, une simple note voisinant un chapitre plus conséquent, une reprise d'un texte paru dans un ouvrage antérieur. Un mouvement créatif en marche, la présence d'un souffle à la hauteur de celui qui se déploie dans ses rencontres avec les enfants. Il ne s'agit pas de n'importe quel enfant même si tout ce qui est vécu pourrait l'être avec tout enfant, il s'agit d'enfants ayant traversé des vécus extrêmes.

Je suis frappée combien cette *expérience* de proximité du terrible nécessite du beau comme possible, en tous cas pour celui qui accepte de se mettre dans cette zone du vécu de l'enfant. Le livre de Annie Franck *Entrelacs*, paru chez le même éditeur, en témoigne. Annie Franck choisit d'écrire sur la page de gauche le déroulé de sa rencontre clinique et sur la page de droite le déroulé de ses rencontres d'œuvres picturales. *Vous qui savez ce qu'est l'amour* s'ouvre sur une peinture. Cette écriture au plus près de la détresse ne cherche-t-elle pas la figurabilité qui, elle, pourrait dire à sa manière, et peut-être encore plus, cette proximité d'une épreuve et du beau ?

Fonction éthique et esthétique de l'écriture.

Nicole Yvert Coursilly se montre tendue par « l'effort de déchiffrer le message transmis par le corps du bébé. *Le corps du bébé est porteur d'un texte en attente d'être lu*⁵. » Oui quel type de texte ? Comment le lire ? Cela vous ramène à l'un des berceaux de la civilisation : la naissance de l'écriture dans la civilisation chinoise. Une écriture qui n'en est pas une. IL s'agit plus précisément d'une *langue graphique*. « Il se trouve qu'en Chine une coupure est à même son langage : il existe bel et bien deux langues conjointes, intimement liées, la langue graphique et la langue sonore. Deux langues qui ont chacune une origine indépendante l'une de l'autre. La langue graphique serait née de la divination, de notations chamaniques non destinées à être lues. C'est une langue faite de pictogrammes... » Il ne s'agit pas d'une transcription d'une langue orale. Il y a dans ces traits que le devin interprète une primauté et une indépendance d'avec la langue orale. Ces dessins stylisés qui sont autant d'unités graphiques indécomposables ne transcrivent pas la langue orale. « Penser en langue chinoise revient à penser en pictogrammes, en images, qui ne disent pas autre chose (puisque nulle lettre), qui *indiquent* en traits brefs des mouvements reliés à des situations vécues, physiques et psychiques⁶»

Des traits qui indiquent un mouvement. Le corps de l'enfant avant de nous donner à lire nous indique.

Cette langue graphique n'est pas sans évoquer la langue des signes, cette calligraphie libérée, aimantée vers l'autre, d'une énergie vibratoire.

⁴ p. 81

⁵ Je souligne l'un des axes principaux

⁶ Monia Ma, « Yin et Yang, le processus de séparation chez le tout-petit, lecture chinoise d'un passage du Fort-Da, Le Coq Héron n° 237

Énergie vibratoire justement chez ceux-là qui n'ont pas le son ni la parole mais qui ont l'énergie vibratoire comme celle de l'eau.

A l'avant-dernière page, on peut lire que la psychanalyste s'est appuyée sur cette sagesse millénaire qui authentifie le recours à cette langue de l'existant, en deçà de celle du désir, celle du narcissisme minimal ? qu'enfant elle aurait parlé. Ces mots entrent en résonance avec ceux qu'elle trouve pour les bébés traumatisés, mal accueillis, mal venus.

Une question se forme, qui reprend une citation de Nancy Huston dans *Bad girl* « Qu'est-ce qui vous permet de continuer ? [...] c'est le son qui *va et vient* comme *l'eau* parmi les pierres. L'eau est son, la pierre, silence. L'eau te sauve. La pierre te tue. Rien ne te fera plus peur que l'immobilité. Le mouvement du monde qui freinerait, ralentirait, s'arrêterait, les gens qui resteraient de pierre.⁷ »

Ainsi c'est le son qui permet de continuer. Nicole Yvert Coursilly en nous mettant sur la piste de la Chine nous a, sans le savoir, mis sur la piste de ce son. La Chine nous donne un étonnant accès à ce son qui n'est pas que sonorité d'une lettre mais sensorialité de la voix.

Elle est allée chercher un lointain qui lui permette le plus proche parce que ce lointain préconise le flux. Plus exactement le lointain de la pensée chinoise, comme le fait remarquer une psychanalyste et sémiologue passionnée par la Chine, Julia Kristeva, « chez laquelle la notion d'âme n'existe pas ni la notion de subjectivité se transférant à une altérité, mais à partir de celle d'une « efficacité communicative », invisible, découlant de l'appartenance humaine au tao. Capacité céleste, interne à la processivité naturelle [. . .] Le corps est pensé en terme de « ma forme actualisée ». C'est dire que la notion de corps est graduelle, et qu'elle apparaît comme une modification continue. Sans « essence », sans individuation, il n'y a pas non plus de concept de « matière », mais de « matérialisation » par concrétion continue, intégrant la mort elle-même.⁸ » « On saisit alors ainsi que dans cette dimension processive de l'existence, le deuil tragique n'a pas de place, puisque la mort elle-même nourrit la vie du corps processuel (F. Jullien).

Je m'appuie sur cette conférence de Julia Kristeva de 2009 à Pékin. « Les « énigmes » de l'expérience chinoise ne peuvent se laisser appréhender, dit-elle, que si le discours interprétatif devient capable d'aborder l'indissociable appartenance du sens du langage à la fois à la musique (langue à ton) et au geste (c'est-à-dire au corps).

Je voudrais souligner, ajoute-t-elle, un autre aspect de l'idiome chinois qui enrichit encore davantage sa fluidité : sa musicalité qui, comme celle d'autres langues (comme le vietnamien par exemple) *conserve et développe l'empreinte des capacités pré-linguistiques de l'infans dans lesquelles s'est déposée la trace du lien précoce mère-enfant.*⁹

La sémiologie contemporaine connaît cette temporalité du nouveau-né qui n'est pas encore un sujet parlant, mais qui fait sens avec ses intonations-vocalises-écholalies, avec du sémiotique selon ma terminologie ; mais qui n'est pas encore capable de construire une signification avec des phonèmes, morphèmes et syntaxe, qui n'a donc pas de performance symbolique toujours selon ma terminologie.

⁷ p.78. Les italiques sont de nous

⁸ Julia Kristeva « La rencontre de la culture occidentale et de la Chine moderne : un dialogue est-il possible ? » Colloque organisé en 2009 par la Fédération Européenne de Psychanalyse et le Comité Chine de l'IPA

⁹ Je souligne.

Tout enfant, de quelque langue que ce soit, développe du sémiotique ; mais seule la langue tonale conserve et déploie cette capacité sémiotique en l'intégrant dans le symbolique, en la rendant signifiante dans la communication linguistique. Si je dis « table », en français, avec une intonation montante ou descendante, cela signifie toujours « table » ; mais si je dis « ma » en chinois avec une intonation haute, montante, descendante ou légère, le mot change de sens : « mère », « cheval », « gronder », on ne compte pas moins de dix-sept significations diverses en ajoutant le graphisme. Seule la langue tonale porte les traces de l'interdépendance précoce mère-enfant et les intègre, les transfère ou les « socialise » dans l'usage adulte.

L'écriture elle-même, imagée à l'origine, puis de plus en plus stylisée, abstraite, idéogrammatique, préserve son caractère évocatif, visuel et gestuel. Une mémoire du mouvement est exigible, en plus de la mémoire du sens, pour écrire en chinois. Elle s'ajoute à la phonétique pour donner des sens différents à la même syllabe avec le même ton. Les composantes du graphisme relevant de couches psychiques plus archaïques que celle du sens syntaxique-logique, l'écriture chinoise pourrait être considérée comme un dépôt inconscient sensoriel dont le sujet pensant en chinois ne serait jamais définitivement coupé, et qui est le laboratoire par excellence de ses évolutions, de ses innovations, et de ses résurrections. »

Ces précisions de Julia Kristeva contribuent, me semble-t-il, à nourrir les profondes intuitions de Nicole Yvert Coursilly.

Le plaisir que j'ai éprouvé à lire ces deux ouvrages ne vient-il pas du fait que, sans le savoir, l'autrice, dans sa réceptivité aux tous petits, aurait tenté de rester au plus près de son « inconscient sensoriel » ?

*

* *